



## SAINT PATROCLE

---

Saint Patrocle est un des saints les plus antiques de notre Bourbonnais. Son histoire est intéressante, mais elle est plutôt faite, si je ne me trompe, pour être peinte que pour être racontée. Les différents épisodes de sa vie fourniraient parfaitement le sujet d'une suite de fresques aux tons éteints ou de mosaïques naïves d'un dessin un peu barbare. Ce serait la meilleure manière de faire comprendre ce qu'il y a de lointain et d'indécis dans la légende de ce vieux saint des temps mérovingiens.

Il faut pourtant essayer de donner quelque réalité à cette figure presque effacée par le temps. Deux chapitres de Grégoire de Tours nous apprennent tout ce que nous savons de la vie de notre saint (1).

— Patroclus naquit dans le pays des Bituriges, vers l'an 496 (2). Son père s'appelait Ætherius et son frère Antonius. Ces beaux noms grecs et latins sont des titres de noblesse ; ils prouvent que Patrocle n'était pas d'origine barbare ; c'était un gallo-romain de naissance libre. Avec ces noms magnifiques, les parents de Patrocle étaient pauvres. Antoine, qui était sans doute le fils aîné, fut envoyé à l'école ; quant à Patrocle,

---

(1) Grégoire de Tours avait 32 ans quand mourut saint Patrocle, si l'on accepte la chronologie, d'ailleurs très vraisemblable, de Ruinart. L'évêque de Tours n'avait pas connu personnellement Patrocle, mais il en avait beaucoup entendu parler, et on lui avait même donné par écrit quelques renseignements sur la vie du saint. Voir *Hist. Franc.*, livre V, chap. X, et *Vita Patrum*, chap. X. Edition Ruinart.

(2) Grégoire de Tours ne dit pas dans quel village, et il est impossible de faire la moindre conjecture à ce sujet.

le jour où il eut dix ans, on lui donna une trompe de corne, un épieu durci au feu, un manteau de poil de chèvre, et on en fit un berger. Il gardait ses troupeaux à la lisière des immenses forêts de chênes. Ces grands bois inviolés, aussi vierges que dans les temps druidiques, lui firent l'âme contemplative et lui apprirent à goûter la douceur de la solitude. Dans ce siècle farouche, cet enfant ignorant vivait au milieu de la paix la plus profonde. C'était le temps où Clovis écrasait Alaric à la bataille de Vouillé. Peut-être Patrocle vit-il passer dans son village quelques cavaliers ariens, courbés sur leur selle, en fuite vers le Midi. Il entendait parler sans doute aussi de prodiges, d'éclipses, de pluies de sang, d'incendies et de massacres, mais il ne voyait rien de ce qui se passait dans ce monde tragique qu'il ne connaissait pas.

Un jour, à l'heure de midi, comme il entra dans la salle commune pour prendre son repas, son frère qui venait d'arriver de l'école lui cria : « Va-t-en d'ici, rustre, va faire paître tes brebis ; pendant que je m'ennoblis par l'étude des lettres, ton vil métier fait de toi un esclave. » Ces paroles firent sur Patrocle une impression profonde : il n'eut ni dépit, ni colère, mais il crut, dit son biographe, entendre la voix de Dieu. Dans ces temps reculés, les âmes jeunes et encore toutes pleines des anciennes terreurs, n'avaient pas de peine à croire que la volonté de Dieu se manifestait par des signes : un mot entendu par hasard, un verset rencontré dans une Bible ouverte prenaient un sens mystérieux. Patrocle pensa que Dieu venait de l'avertir. A partir de ce jour, il renonça à faire paître son troupeau, pour fréquenter l'école. Ses progrès y furent surprenants, et il paraît qu'en peu de temps il laissa bien loin derrière lui son frère et tous ses autres camarades. Que pouvait-on bien enseigner à ces jeunes Mérovingiens dans une école de village ? Leur apprenait-on encore à lire dans les grands poètes de Rome ? Leur faisait-on épeler quelques vers de Virgile ? On se demande en quoi pouvait bien consister la science de ces petits paysans, dans un temps où les évêques

des Gaules se plaignent sans cesse de ne rien savoir (1). Quoi qu'il en soit, il me plaît de croire que Patrocle ne fut jamais un très grand clerc. Ce n'est pas par la science qu'il devait être grand en ce monde. Il est probable que, tout en continuant à parler son latin rustique, il devint parfaitement capable de lire et d'entendre les livres saints. C'est à cela que dut se borner tout son savoir.

Il faut croire que la vive intelligence de Patrocle fut très remarquée, car des personnes considérables de son pays s'intéressèrent à lui et l'envoyèrent à Paris avec des lettres de recommandation pour Nunnion, un des grands dignitaires de la cour de Childebert (2). Il vint donc rendre hommage au roi barbare, qui étalait ses longs cheveux sur la chlamyde des consuls de Byzance, et qui donnait audience aux guerriers francs sous les nobles voûtes du palais de Julien. Grégoire de Tours ne nous dit pas ce que fit Patrocle à la cour, ni si on lui donna quelque fonction ou quelque titre ; il se contente de nous apprendre qu'il gagna l'affection de tous par sa charmante douceur. Il est aisé d'ailleurs d'imaginer ce qui se passa dans l'âme de ce jeune homme timide et sérieux. Ce monde qu'il voyait pour la première fois lui fit horreur. En ces années-là les fils de Clovis marchaient les uns contre les autres, comme les frères ennemis du cycle thébain, tandis que leur mère Clotilde, prosternée sous ses voiles de veuve devant le tombeau de saint Martin, suppliait Dieu de leur pardonner. Patrocle vit là de ses yeux tout ce qu'il avait lu des mauvais rois dans la Bible. C'est alors qu'il arrêta dans son esprit la résolution de se retirer loin de ce monde pervers. Il revint donc dans son village, où il ne trouva plus que sa mère. Cette bonne mère lui dit : « Mon cher enfant, ton père est mort et voici que je suis seule. Je veux te voir marié près de moi, pour que tu sois ma consolation : je vais chercher pour toi

---

(1) Grégoire de Tours notamment déplore constamment son ignorance et s'excuse de son latin barbare.

(2) Childebert, roi de Paris, possédait aussi le pays des Bituriges.

une belle jeune fille de condition libre. » Patrocle lui répondit : « Les épouses de ce monde-ci ne sont pas faites pour moi ; car il faut que j'exécute, avec l'aide de Dieu, le dessein que j'ai conçu. » Il ne s'expliqua pas davantage, et cette excellente femme, dans sa simplicité, ne comprit pas ce que son fils voulait dire.

Cependant Patrocle vint trouver l'évêque de Bourges Arcadius et le pria de lui couper les cheveux et de le recevoir au nombre de ses clercs. Tel était dans ce temps-là le refuge de tous les contemplateurs. Au moment même où Patrocle entra dans l'Eglise, un moine italien, Benoît de Nursia, rédigeait cette belle règle bénédictine, toute pleine de silence, de solitude et d'oubli. Le monde restait aux violents : toutes les âmes timides et tendres fuyaient, comme des colombes, vers les cloîtres des cathédrales ou vers les hautes abbayes des montagnes. C'est en effet sous la figure d'une colombe, d'une brebis ou d'un cerf inquiet que les mosaïques de Ravenne ou les sarcophages mérovingiens symbolisent en ce temps-là l'âme chrétienne.

Patrocle fit donc partie du chapitre de Bourges. L'antique maison du sénateur Léocadius, où l'apôtre Ursin avait le premier célébré les mystères, avait été remplacée par une basilique de style latin, qui se glorifiait des reliques de saint Etienne, et qui en avait pris le nom. Tous les clercs de l'église vivaient en commun dans une maison voisine de la basilique, et ils prenaient leurs repas sous la surveillance de l'archidiacre, conformément à l'ancienne discipline. Patrocle ne tarda pas à se faire remarquer par son austérité : au lieu de manger avec les autres, il lisait, méditait, s'exerçait au jeûne le plus rigoureux. L'archidiacre l'en reprit durement : « Va-t-en d'ici, lui dit-il un jour, si tu ne veux pas te soumettre à la règle commune. »

Ces paroles déterminèrent Patrocle à exécuter le dessein qu'il avait conçu. Ce clergé séculier lui semblait un peu lourd, un peu trop attaché aux choses de ce monde. Son âme, où le

christianisme se mêlait à cet amour de l'invisible qui lui venait de ses plus lointains ancêtres celtiques, avait soif d'une perfection plus grande, d'un plus complet oubli de soi. Il résolut d'aller habiter le désert, comme ces pères de l'Eglise d'Egypte, dont il avait sans doute entendu raconter l'histoire merveilleuse. Il quitta donc Bourges et se dirigea du côté des forêts et des montagnes en remontant le Cher. Mais, en arrivant au vicus de Nérís, il changea soudain de résolution et s'arrêta dans cette ville. Nérís était alors, comme aujourd'hui, une petite ville d'eau souriante, bien abritée dans sa vallée, traversée de ruisseaux fumants et entourée de fourrés de buis, dont on faisait des guirlandes pour les temples. Car les habitants de Nérís, bien qu'ils eussent sans doute entendu la parole de l'apôtre Ursin, restaient au fond du cœur fidèles à leurs anciens dieux (1). Le paganisme était plus difficile à vaincre dans les villes où se voyaient de grandes ruines, la noble feuille d'acanthé des chapiteaux et des statues de marbre. On croyait encore aux dieux de Rome à cause de leur beauté. Il y avait à Nérís un théâtre, des bains entourés d'un portique, des temples, des statues, des vases, des pierres gravées, où toute la grâce de l'antiquité se manifestait. Il est donc probable que les vieux cultes n'étaient pas morts et qu'on continuait à offrir des gâteaux de fleur de farine et des ex-voto à Diane et au dieu Nérius qui bouillonnait dans la fontaine chaude.

Patrocle vit cela et il en fut affligé. Il résolut donc d'instruire les enfants de Nérís dans la foi et il se fit maître d'école. En même temps il bâtit un petit oratoire qu'il dédia à saint Martin dont il avait apporté quelques reliques.

---

(1) Le christianisme a pénétré dans les campagnes beaucoup plus tard qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Les preuves de ce paganisme vivace abondent dans Grégoire de Tours. La vieille thèse qui veut que la Gaule ait été évangélisée au 1<sup>er</sup> siècle ne se soutient plus. L'abbé Duchêne a démontré récemment (*Mémoires de la Société des antiquaires de France, 1890*), avec beaucoup de vigueur, que, sauf dans la vallée du Rhône, les grandes villes des Gaules n'eurent pas d'évêques avant le IV<sup>e</sup> siècle ou la fin du III<sup>e</sup>.

Cependant sa douceur, sa vertu, et ce singulier rayonnement de l'âme qui faisait toute sa force, agissaient sur les peuples. Sa renommée se répandait au loin : on venait le voir comme un homme extraordinaire et on lui amenait les malades. Lui qui était venu chercher le désert vivait entouré de la foule. Son âme pourtant était pleine de scrupules : cette renommée l'effrayait, et il était tourmenté, comme auparavant, par la passion de la solitude. Pour savoir ce que Dieu avait décidé à son égard, il eut recours à un moyen singulier, qui fut plus tard condamné sévèrement par les conciles, mais qui dans ce temps là était encore très usité : Les fidèles mettaient sur l'autel des feuilles où ils avaient inscrit des résolutions contradictoires, et ils attendaient qu'un subit coup de vent ou quelque autre accident en désignât une à leur choix. C'est ce que fit Patrocle : pendant trois jours et trois nuits il resta en prière, attendant un signe. « Enfin, dit Grégoire de Tours, la bonté divine lui fit savoir qu'il avait été décidé de toute éternité qu'il serait ermite. »

Avant de partir, Patrocle fonda dans la maison qu'il avait habitée un monastère de religieuses et, n'emportant qu'une bêche et une hache, il s'enfonça dans la solitude profonde des forêts. Toute cette partie du Bourbonnais qui s'étend entre Nérès, Commentry et l'Auvergne était en effet une région de grands bois, dont on voit encore bien des restes (1). La voie romaine qui passe près de Commentry, et qu'on appelle encore le chemin des Romains, était la seule route frayée dans cette solitude. Patrocle s'en écarta : il remonta une petite rivière sauvage, qui le conduisit dans une vallée entourée de bois noirs. C'était un lieu plein d'horreur, qui n'était fréquenté que par les loups et les sangliers. On l'appelait *Médio-cantus*, ce qui peut se traduire à peu près par « le centre des hurlements ». Quand on visite aujourd'hui le petit village de

(1) Les noms eux-mêmes sont significatifs. *Silvarine*, *Malicorne* ou *Malicorne* (la mauvaise corne du bois) indiquent de petits villages de forêts.

la Celle, qui s'élève précisément au-dessus de la vallée des hurlements, on retrouve quelque chose du paysage que dut contempler Patrocle. La solitude est profonde comme autrefois, et des bois sombres ferment toujours l'horizon du côté de l'Auvergne : c'est un endroit âpre et triste, qui donne à l'âme une impression d'antiquité lointaine. Dans le petit cimetière qui entoure l'église, les tombes sont recouvertes de larges pierres brutes, sans inscriptions, qui ressemblent à des tables de dolmens et qui évoquent des temps barbares...

C'est là que Patrocle éleva sa hutte de branchages, et qu'il connut enfin la douceur de la contemplation et du silence.

Grégoire de Tours s'étend peu sur la vie que mena Patrocle, à partir de ce moment, dans le désert, mais la tradition populaire est mieux informée. Les paysans de chez nous savent très bien que saint Patrocle fut nourri pendant de longues années par une biche des bois. On montre encore l'endroit où cette douce bête fut tuée par un chasseur brutal : l'herbe y est restée rouge et l'eau des pluies y prend la couleur du sang. Le peuple veut que ce bon ermite ait aimé les animaux d'une affection particulière. Tout le monde sait, à Colombier, qu'on n'a jamais pu couvrir la source de saint Patrocle, parce que le saint a voulu que les chiens errants pussent y venir boire et les bêtes malades s'y guérir.

Les légendes de ce genre ne sont d'ailleurs point rares dans la vie des saints du haut Moyen-Age. On sait que saint Gilles eut la main percée d'une flèche en voulant sauver une biche qui s'était réfugiée dans les plis de sa robe. Presque tous les solitaires de ces temps reculés ont vécu dans la familiarité des bêtes sauvages. Ces légendes sont touchantes et en un sens profondes. L'âme populaire qui les créa y laisse entrevoir sa tendresse, et son obscur pressentiment des mystères de la nature. Les races celtiques surtout eurent plus que toutes les autres cet amour de la vie universelle, cette douceur fraternelle pour tous les êtres. Les Celtes d'Irlande racontaient qu'un jour que saint Killian faisait sa prière, les bras en croix,

immobile et pareil à un arbre chenu, un oiseau vint faire son nid dans sa main. Quand le saint s'en aperçut, il ne bougea pas plus qu'un fakir de l'Inde, et resta immobile jusqu'à ce que les petits eussent des ailes assez grandes pour prendre leur volée. Dans tous les romans d'origine celtique les animaux ont leur rôle, comme dans les épopées de l'Inde. Les chevaliers des lais bretons, Yvain, Erec, Yweneç, causent avec l'oiseau bleu, apprivoisent des lions, attellent des cygnes à leur nacelle. Métempsychose, parenté entre tous les êtres, action toute puissante de l'âme sur le monde extérieur, toutes ces idées flottaient confusément dans ces têtes celtiques. Les paysans Arvernes qui créèrent la légende de saint Patrocle avaient sans doute la même conception du monde que leurs frères de l'Armorique et de l'Irlande.

Revenons pourtant à l'histoire. Il ne semble pas que Patrocle ait réussi à rester longtemps inconnu dans sa solitude. Les peuples revinrent comme autrefois admirer cet homme singulier qui s'était complètement affranchi des lois de la vie, qu'on ne voyait jamais dormir, et qui se contentait d'un peu d'eau, où il avait délayé du miel. On lui amenait des énergomènes, et tous ceux qu'on appelait alors des possédés, et il les guérissait par cette puissance qui émanait de lui. Beaucoup de ceux qui l'approchaient prenaient le monde en dégoût et désiraient finir leur vie dans la contemplation. Ces disciples devinrent bientôt si nombreux, que Patrocle résolut de fonder un monastère. Il les emmena à quelques milles de sa vallée, dans un endroit qui devait être rempli de ramiers sauvages, et qu'on appelait Colombarium. C'est à Colombier qu'il établit cette abbaye, qui lui fut toujours si chère, mais dont il ne voulut jamais être l'abbé (1). Il en nomma un lui-même et retourna au désert.

---

(1) Il y a eu à Colombier dans la suite un prieuré de l'ordre de Cluny, qui relevait de Souvigny.

Ses jours s'écoulaient tous pareils : il priaït, lisait et parfois écrivait. Combien il est fâcheux que nous n'ayons rien conservé de ces pages singulières que dut écrire Patrocle. Que de visions extraordinaires ont dû l'assaillir que nous ne connaissons jamais. Grégoire de Tours nous en a conservé une pourtant. Patrocle, malgré sa sainteté, n'était pas à l'abri des tentations. Un jour, il eut le désir violent de quitter le désert et de retourner dans le monde. Il se mit en prière pour lutter contre le mauvais esprit, et voici qu'un ange de Dieu lui apparut. « Patrocle, lui dit-il, puisque tu veux voir le monde, monte sur cette colonne et regarde de là ce que font les hommes. » Or il y avait devant Patrocle une colonne d'une hauteur merveilleuse. Il y monta, et de là il aperçut le terrible monde mérovingien : il ne vit partout que le meurtre, la violence et l'horreur. Il fut épouvanté et il eut honte de lui-même. Alors l'ange lui dit : « Ne désire plus retourner dans le monde, de peur de périr avec lui. Va maintenant dans ta cellule, tu y trouveras une chose qui t'aidera à supporter le pèlerinage d'ici-bas. » Patrocle rentra dans sa cellule, et il y trouva une brique de terre cuite qui portait le signe de la croix. Vision vraiment symbolique et qui dut être alors celle de presque toutes les belles âmes.

Cependant Patrocle avait quatre-vingts ans. Il ne devait guère ressembler dans ce temps là au saint Patrocle du vitrail de la Celle, où on le voit avec un costume d'abbé et une barbe correcte. Il était sans doute pareil à un vieux druide chrétien, plein de sagesse et plein de jours (1).

C'est le 19 novembre 576 qu'il faut placer avec Ruinart la date de sa mort. Sentant que son heure était venue, Patrocle avait eu le temps, avant de mourir, de faire dire à ses moines

---

(1) Il serait intéressant de faire quelques recherches sur les anciennes images de saint Patrocle. On verrait sous quels aspects il s'est présenté à l'imagination de différents siècles. Une estampe du XVIII<sup>e</sup> siècle, assez répandue, le représente avec cette platitudo et cette banalité qui caractérisent l'art religieux de cette époque.

de Colombier qu'il désirait être enterré auprès d'eux. Ils vinrent donc chercher son corps, suivant sa volonté, et, après l'avoir lavé, comme c'était l'habitude, ils le mirent sur une civière et ils l'apportèrent au monastère en chantant des psaumes. Sur la route ils rencontrèrent l'archiprêtre de Nérès qui venait, accompagné de plusieurs clercs, pour s'emparer des restes du saint. Il jugeait que Patrocle appartenait à Nérès plus encore qu'à Colombier, et il était décidé à ne pas reculer devant la violence. De pareilles luttes n'étaient pas rares à cette époque, et on en trouverait plus d'un exemple dans Grégoire de Tours. Cette fois il arriva que l'archiprêtre, au moment où il s'approchait, vit le linceul briller d'un éclat si extraordinaire, qu'il fut rempli de terreur. Renonçant soudain à son projet, il se joignit au cortège avec ses compagnons, et aida pieusement les moines à ensevelir le mort dans le monastère de Colombier, où il repose encore à présent.

La tradition populaire a gardé le souvenir de cet événement, mais elle l'a voulu plus merveilleux. On raconte donc encore aujourd'hui que le peuple de Nérès étant venu disputer à ceux de Colombier les reliques du saint, on allait en venir aux mains, quand il fut résolu qu'on s'en remettrait à la volonté de Dieu. Il fut décidé qu'on mettrait le mort sur un char attelé de deux jeunes taureaux, et qu'on les laisserait aller où ils voudraient. Les taureaux, qui portaient le joug pour la première fois, allèrent tout droit au monastère de Colombier, comme s'ils avaient été conduits par un guide invisible, et on voit encore, dit-on, près du cimetière, la trace profonde qu'ils laissèrent en s'arrêtant. Quel charmant tableau Fra Angelico aurait fait avec cette légende populaire : on imagine vaguement un ange frêle et lumineux, frôlant du pied des fleurs symétriques et conduisant de l'aiguillon les jeunes taureaux sauvages vers une église toute rose.....

A partir de ce jour, d'innombrables pèlerins vinrent au tombeau de saint Patrocle. Grégoire de Tours nous cite les

---

noms barbares ou romains de quelques malades qui, de son temps, avaient été guéris à Colombier ; ce sont : Prudentia de Limoges, Maxodinius, Lupus, Theodulfus, Rucco, Scopilia, Nectariola et Tacihildis. C'étaient sans doute des paysans et de pauvres gallo-romaines, de celles qui retenaient le voile de leur tête avec un cercle de cuivre. En partant, ces bonnes gens emportaient un peu de l'huile qui brûlait dans les lampes, devant le tombeau.

Que d'autres y sont venus depuis ! Jusqu'à la Révolution, les pèlerins qui arrivaient pour la fête du 9 octobre (1) ou pour celle du 19 novembre étaient si nombreux qu'ils étaient obligés de camper en plein air. On venait à Colombier non seulement du Bourbonnais, mais du Limousin, de la Marche et de l'Auvergne ; aujourd'hui on n'y vient plus guère que des environs.

En lisant Grégoire de Tours et principalement ses courtes biographies des Pères et des Confesseurs, on découvre que la vie de saint Patrocle fut celle d'une infinité d'ermites de son temps et de son pays. Il suffit de nommer saint Æmilianus qui habitait le bois de Pionsat ; saint Marien qui vivait à Evaux de pommes sauvages et de miel ; saint Eusitius, son voisin, qui refusait les présents de Chilpéric ; saint Lupicin qui habitait dans des ruines romaines au bord de la Bèbre ; saint Caluppan, qui vivait dans une grotte pleine de serpents, — pour ne citer que des saints du pays des Arvernes. Il n'y avait pas alors dans les Gaules de forêt, de caverne des montagnes, d'île déserte près des côtes, qui n'eût son ermite.

Ce singulier phénomène fait réfléchir. On a souvent remarqué que la religion druidique (telle qu'elle se laisse entrevoir) avait singulièrement facilité la conquête de la Gaule par l'Évangile. Cela est juste, mais à la condition qu'on ajoute que le vieil esprit celtique, au lieu d'abdiquer devant les doc-

---

(1) Le 9 octobre est la date de la translation des reliques du saint qui eut lieu au XI<sup>e</sup> siècle.

trines nouvelles, s'y mêla. Cette union fut une chose merveilleuse. Nulle part, même dans l'orient chrétien, on ne vit des imaginations comparables à celle de saint Patrick ou de saint Brendan. L'antique christianisme a eu dans la Gaule et dans la Bretagne un parfum qu'on ne retrouvera plus : ces odeurs de forêts et d'océan se sont évaporées depuis. Pour ma part, je suis convaincu que tous ces ermites Arvernes ou Bituriges, qui eurent une façon si originale d'atteindre l'idéal, furent de vrais Celtes à peine effleurés par la culture romaine. Au contraire, les Sidoine de Clermont, les Grégoire de Tours, les Germain d'Auxerre, tous ces grands évêques actifs et vaillants, furent de purs Romains, fils de sénateurs ou gendres d'empereurs. En vrais Romains qu'ils étaient, ils acceptèrent le christianisme comme un principe d'action, et voulurent mêler leur foi au siècle et à la vie. Tout autres furent ces doux Celtes de l'Auvergne et du Berri, rêveurs éternels. Pour réaliser en ce monde la perfection qu'ils entrevoyaient dans l'Évangile, ils abandonnèrent tout, et se mirent à chercher Dieu avec l'aide de la nature, en collaboration avec les forêts. Ils sont de très beaux exemplaires de notre vieille race, qui ne crut qu'à la puissance de l'âme.

Parmi tous ces hommes extraordinaires, saint Patrocle ne fut pas un des moindres, si on en juge par l'admiration qu'il a excitée. Aujourd'hui encore, après treize cents ans, il n'est pas un seul paysan, depuis la Celle jusqu'à Nérès, qui ne sache parfaitement l'histoire du berger Patrocle. On parle de ses miraculeuses funérailles comme d'un événement récent. Les récits qu'on en fait sont d'ailleurs complètement dépourvus du sentiment de la couleur locale et n'en sont que plus touchants. Le peuple ressemble en cela aux vieux imagiers du Moyen-Age : il ne se soucie point des changements qu'apportent les siècles, il ne fait aucun cas de l'histoire, il veut vivre dans l'éternel. Les paysans de chez nous, qui veulent que la figure du monde n'ait pas changé, se représentent saint Patrocle sous l'aspect d'un petit valet de ferme en blouse

et en sabots qui va apprendre son catéchisme chez le maître d'école de son village. Saint Patrocle est un petit gars du pays qui est devenu un grand saint. C'est pour cela qu'il est si populaire. On baptise encore de son nom les nouveau-nés : et c'est une chose amusante que ce prénom héroïque accolé à tous ces noms agrestes et totalement dépourvus de noblesse.

Je disais en commençant qu'il faudrait raconter la vie de notre saint dans une mosaïque byzantine à fond d'or : c'est décidément une médiocre idée d'archéologue. Pour être sûr de plaire aux paysans de Colombier, il faudrait représenter saint Patrocle avec le costume de chez nous, et autour de son grand chapeau de feutre, pareil à ceux qu'on vend au marché, ne pas craindre de mettre une auréole.

Emile MALE.

